

Conflit identitaire et réconciliation dans *Origines* d'Amin Maalouf

Résumé :

Amin Maalouf, écrivain libanais, est un cas significatif d'une littérature de l'exil, fondée sur le métissage et la construction identitaire. Ainsi, dans ce présent article, l'auteur retrace l'épopée d'une famille du Levant et, plus précisément, celle de son grand-père paternel *Botros*. Cette histoire met en jeu la complexité du Liban où culture et religions s'entremêlent. Les personnages de ce récit cultivent la passion de l'exil, voire du nomadisme où transparaissent l'hybridation et la dislocation de la langue majorée. Ces protagonistes ne se limitent pas aux seules minorités linguistiques ou aux groupes parlant une langue différente de celle de la majorité, mais, ils révèlent à travers *Origines* leurs appartenances confessionnelles, nationales et culturelles. L'observation de ces processus de minorisation et des stratégies identitaires dans le discours conduit ainsi à envisager la situation linguistique libanaise comme une situation de plurilinguisme où le processus de minorisation résulte de ce contact concurrentiel entre codes linguistiques et pourrait ainsi contribuer à résoudre le conflit identitaire. En effet, les personnages s'inventent une identité bilingue ou plurilingue suivant leurs différents déplacements. Il s'agit surtout d'une quête, d'une approche de la question de l'identité, de sa construction, d'une recherche sur les origines identitaires qui ne peuvent déterminer la vraie personnalité de l'être que par le biais de la réconciliation avec l'autre.

Abstract:

In the present article, the author recounts the saga of a family in the Levant and, more specifically, that of his paternal grandfather Botros. This story involves the complexity of Lebanon clash sees on its soil different cultures, religions, These characters, cultivate the passion of exile or nomadism.

A priori, it is in *Origin* that Amine Maalouf deals with modesty and restraint family destiny dispersed between several geographic eras. It is mostly a quest, An approach to the question of identity, its construction and it for research on identity origins cannot determine the true personality of the being through reconciliation with the other.

Maalouf, auteur chrétien appartenant à la communauté melkite du Liban, est à la fois un homme de l'Orient et de l'Occident, de la chrétienté et du monde arabe. Il est avant tout oriental avec une histoire familiale assez riche pour lui octroyer des origines diverses : de la Turquie à l'Égypte, de la Montagne libanaise à la grande ville. Son identité s'est construite sur une culture religieuse plurielle¹ vu que sa mère était melkite (Orthodoxe) et son père protestant. Maalouf œuvre pour stimuler les peuples d'Orient afin qu'ils maintiennent leurs valeurs séculaires et, pour ce, il s'installe dans la mémoire historique du peuple libanais. Depuis qu'il s'est exilé en France en mille neuf cent soixante-seize à cause de la guerre civile qui rongait le Liban, Maalouf n'a cessé de faire cohabiter ses multiples appartenances. Il pose dans ses écrits un regard interrogateur sur les deux mondes, oriental et occidental qui se confrontent et qui ne se comprennent pas.

Depuis la fin du XIX^e et jusqu'au début du XX^e siècle, des écrivains libanais exprimaient leur identité libanaise et orientale à travers leurs écrits français. Parmi eux, on peut citer les pionniers de la francophonie littéraire au Liban qui insistent sur leur identité libanaise et sa toile de fond phénicienne. Sélim Abou affirme « qu'on ne peut s'ouvrir aux autres qu'à partir de ce qu'on est ». (Abou, 1981, p. 14) S. Abou et Ch. Hérou²² communiquent aux Libanais leur ouverture existentielle à la Francophonie, donc à l'Occident, au moins au niveau du signifiant, tout en manifestant un attachement indéfectible à leur identité enracinée dans la culture orientale.

Ces écrivains cherchaient le salut dans leurs écrits : ils stigmatisaient les haines fratricides, les conflits confessionnels, les jeux d'intérêt. Ils aspiraient à la paix et à la réconciliation. À son tour, Maalouf plaide pour la tolérance et le respect. Il veut montrer que l'Orient et l'Occident sont

¹ Dans un article, publié dans *l'Orient-le Jour*, Zina Zalzal cite les propos de Maalouf : Amin Maalouf ne cache pas son attachement à cette notion d'identité plurielle. Il a toujours senti le besoin, dit-il, « d'établir des passerelles entre cultures différentes. L'identité d'une personne est une chose très complexe, très subtile, explique-t-il. On ne peut pas la réduire à un seul élément. Chaque composante de l'identité d'une personne a son importance. Quand on regarde d'un peu plus près, il n'y a pas deux personnes qui ont une identité absolument identique. Et même si on prend deux personnes qui vivent dans une même ville et qu'on va un peu au fond des choses — ce qui est aussi la fonction d'un romancier —, on se rend compte que chacune est différente. »

² Charles Hérou est un homme politique libanais, il est le Président de la République libanaise de 1964 jusqu'à 1970. Il a insisté sur l'ouverture à la Francophonie lors d'un discours émis dans l'Assemblée parlementaire de la Francophonie.

multiples, et que ces deux mondes s'entrecroisent. Certes, il a toujours eu des difficultés à parler de ses racines, et déjà, il le signalait dans l'incipit de son essai *Origines* :

D'autres que moi auraient parlé de « racines ». Ce n'est pas mon vocabulaire. Je n'aime pas le mot « racines », et l'image encore moins. Les racines s'enfouissent dans le sol, se contorsionnent dans la boue, s'épanouissent dans les ténèbres ; elles retiennent l'arbre captif dès la naissance, et le nourrissent au prix d'un chantage : « Tu te libères, tu meurs ! » (p. 9)

C'est à partir de nombreuses interrogations qu'il nous révèle ses origines identitaires et culturelles, en insistant sur sa double appartenance au Liban et à la France. Mais cette double appartenance ne remet pas en cause l'unité et l'homogénéité de son identité, de sa personne. Il le souligne dans son essai *Les Identités meurtrières* (1998) : « L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. » (p. 8) Pour lui, l'identité est indivisible et se compose de tous les éléments socioculturels qui contribuent à sa formation.

C'est justement ce phénomène que nous nous proposons d'étudier dans l'essai *Origines*, à savoir comment les multiples appartenances se manifestent et interfèrent pour former l'identité de la personne, sur les plans culturel, social et identitaire, et comment peut se réaliser une réconciliation entre Orient et Occident.

Avide de son propre passé, l'écrivain, plonge dans sa généalogie et remonte le cours du temps sur les traces de ses ancêtres. Ainsi, reprenant les lettres et les correspondances trouvées dans une valise remplies d'autres papiers et photographies, il parcourt le monde à la recherche de ses « origines », et non pas à celle de ses « racines », pour raconter l'essentiel de la vie de son grand-père Botros, ainsi que celle de Gébrayel le grand-oncle parti comme tant de Libanais faire fortune en Amérique Latine.

Gébrayel et Botros sont des personnages voyageurs qui partent à la recherche de leur identité perdue dans les différentes guerres politiques et religieuses que connaît le Liban. Au cours de leurs voyages, ces protagonistes, confrontés à plusieurs langues, coutumes et religions, se pensent investis d'une mission, celle de dresser une passerelle entre l'Orient et l'Occident.

À priori, la littérature libanaise à laquelle Maalouf appartient, est ancrée dans une diversité linguistique, culturelle et religieuse où le conflit identitaire ne cesse de s'accroître et devient la pierre angulaire sur laquelle reposent ses écrits.

Gébrayel et Botros sont des Libanais d'origine, mais la France, où ils ont passé une partie de leurs vies, est aussi devenue leur pays. Il nous a semblé pertinent d'étudier comment ils sont situés dans les paysages culturels respectifs libanais et français dans les romans qui se rapportent tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Par exemple, l'expression d'une identité culturelle se fait sentir à travers la révolte du grand-père qui voulait fonder une « école universelle » dans la montagne libanaise car il rêvait de moderniser son pays oriental en propageant un humanisme éclairé par le savoir. D'où une sorte d'enquête sur l'héritage culturel fondé sur des convictions et valeurs culturelles profondes : le rejet de l'intolérance, du fanatisme et de l'ignorance.

L'identité culturelle :

Dans *Origines*, l'enquête de Maalouf porte sur la vie de ces deux « personnages » incarnant la dualité de l'âme libanaise : l'un est le grand-père de l'auteur, Botros, sédentaire, patriote, intellectuel et poète, l'autre son grand-oncle, voyageur, entrepreneur, affairiste ayant coupé le cordon ombilical d'avec le pays natal pour s'installer définitivement à Cuba. Botros, ayant appris qu'un malheur était arrivé à son frère, n'a pas hésité à s'embarquer sur un bateau pour le rejoindre. Ce qui est remarquable, c'est qu'il apprend l'espagnol sur le bateau en quarante jours, si bien qu'en arrivant là-bas, il prend la parole devant les tribunaux et tire son frère d'un mauvais pas.

Botros se présente comme un homme avisé et cultivé, juriste et maître de l'enseignement primaire. C'est un homme de pensée et de livres. Il porte un regard juste sur son temps :

Mon aïeul s'est toujours senti proche du pays qui avait pour devise Liberté, Égalité, Fraternité ; le fait que la France eût à présent la responsabilité de tracer pour son pays la voie de l'avenir ne l'angoissait certainement pas ; c'était pour lui, à tout le moins, le moindre mal. (p. 386-387)

Et parlant de ses compatriotes, il affirme :

Si tu cherches ce qui ne va pas chez les peuples d'Orient, et pourquoi ils sont tellement fustigés, tu découvriras qu'ils ont des qualités nombreuses et ne souffrent que d'un seul mal : l'ignorance. (p. 124)

Dans une pièce qu'il écrit, on retrouve l'affirmation de cette identité à double face :

Nous avons constamment deux visages, l'un pour singer nos

ancêtres, l'autre pour singer l'Occident [...] quand comprendrez-vous qu'il y a des valeurs essentielles, et de vulgaires modes ? Il ne suffit pas de vouloir imiter l'Occident, encore faut-il savoir en quoi il mérite d'être suivi, et en quoi il ne le mérite pas. (p. 121-123)

Face aux troubles qui secouèrent le pays au dernier quart du xx^e siècle, ces propos résonnent comme une sorte de nostalgie de l'époque où les différentes communautés religieuses cohabitaient sans problèmes. Tout juste relèvera-t-on la concurrence, déloyale parfois, entre les diverses schismes chrétiens, et les efforts soutenus des très actifs missionnaires américains, qui inspirèrent à Botros des propos illustrant son acharnement contre le sectarisme, le fanatisme et l'ignorance. Il considère l'aide des Américains et des Français comme étant d'une importance capitale pour qu'il puisse s'ouvrir sur le monde, en particulier par la création de *l'École Universelle*.

À la recherche de leur identité propre, les protagonistes du roman passent de l'épreuve subie au choix délibéré et assumé. Épreuve subie du fait qu'ils sont soumis au destin qui les a fait naître au Liban, à l'autorité de leurs parents, voire au système tribal devenant oppressif en situation de guerre. C'est le cas par exemple de Botros, le grand-père de Maalouf, qui s'est rebellé contre ce qui devait être sa destinée de Libanais, en quittant le milieu familial pour découvrir d'autres contrées, d'autres peuples, d'autres cultures, des coutumes et des mœurs différentes, sans pour autant oublier son maître Khalil qui l'a beaucoup aidé à réaliser ses ambitions d'homme talentueux et cultivé.

À cet égard, il dit à plusieurs reprises : « *ustaz Eliya* », « *ustazi* », (p. 34, 50, 73), véritable signe de reconnaissance à un être en qui il a foi. Le terme connote intensément l'estime qu'il porte à Khalil qu'il considère comme un maître spirituel. Ainsi, les multiples trajectoires qui composent son parcours le font accéder à des vies nouvelles et différentes qui enrichissent chaque fois son identité désormais composite.

Les personnages du roman sont marqués par le fait qu'ils sont devenus bilingues, voire plurilingues, d'où des expressions en arabe dans le texte français. Maalouf utilise par exemple des expressions en Arabe souvent signalées par l'utilisation de l'italique, mais parfois directement insérées dans le texte comme c'est le cas des termes suivants : « *Khanoun* », qui signifie « l'étouffoir », « *khotbah* », signifiant « les fiançailles », et « *el habib* » (p. 96) qui veut dire « le bien aimé ». Cette dernière appellation a une connotation religieuse très forte, car c'est par « *el habib* », qu'on désigne le prophète Mohammed dans la religion islamique.

Najoie Assaad (2004), analyse dans l'article « Une mutation linguistique ; le cas d'Amin Maalouf », le style de Maalouf et traite de son bilinguisme. Elle constate que par ce moyen, dans *Origines*, Maalouf a laissé volontairement sa langue maternelle infiltrer son texte en français pour créer le sentiment de l'existence en arrière-plan de ce qu'est la culture libanaise afin de stimuler l'imagination du lecteur. La langue est un élément incontournable de la construction de notre identité. Dans *Les identités meurtrières*, Maalouf affirme que chaque être humain a besoin d'une langue identitaire, il a besoin de se sentir appartenant à un groupe linguistique : « Chacun entre nous a besoin de ce lien puissant et rassurant. » (p. 154) Si un homme doit rompre avec sa langue maternelle cela se reflète sur toute sa personnalité. Il est donc essentiel dans le processus de construction de sa personnalité que chaque individu ne perde pas sa langue identitaire. Ni Botros ni Gébrayel ne se sont interdits de parler leur langues identitaires, ni semble-t-il ont souffert d'une crise identitaire causée par la langue. Pour l'un comme pour l'autre la langue maternelle est d'une importance capitale, primordiale, comme pour tout individu. Botros parle plusieurs langues et cela est évidemment très utile pendant son périple. Il trouve avec chaque personne qu'il rencontre une langue commune grâce à laquelle ils peuvent communiquer, même s'ils ne la parlent pas parfaitement. Maalouf avance aussi dans *Les identités meurtrières* que chaque personne doit avoir : « le droit de faire coexister, au sein de son identité, plusieurs appartenances linguistiques » (p. 156). Botros et Gebayel ont plusieurs appartenances linguistiques, un privilège pour que l'Orient et l'Occident coexistent et cohabitent ensemble dans la tolérance et le respect réciproques. « Entre la langue identitaire et la langue globale, il y a un vaste espace, un immense espace qu'il faut remplir... » (p. 160)

En outre, l'idée de libre arbitre, en contradiction avec tout conditionnement religieux, est un élément fondamental de l'identité culturelle du grand-père Botros, homme intègre et fier, qui défend ses principes dans une société très ritualisée : il refuse de baptiser ses enfants pour qu'ils puissent librement choisir leur confession à leur majorité. On voit là l'influence de la philosophie des Lumières qui, en Europe, de Descartes à Kant, a été, et est encore sur certains points à la base de l'évolution de l'Occident qui, même s'il ne les a pas toujours respectés, a fini par faire exister, au moins en théorie, les Droits de l'Homme et de l'Enfant à l'échelle de la planète.

L'identité religieuse :

Maalouf a compris lui aussi que sa tolérance religieuse trouvait son origine dans la conduite de Botros, cet homme libre qui ne peut que s'insurger, parfois avec une certaine arrogance, contre le fanatisme et l'obscurantisme, en partisan infatigable de l'égalité, et du respect de tous les êtres humains. Il a, comme son personnage, refusé de faire baptiser ses enfants, estimant que c'est à leur majorité « qu'ils opteront pour la religion de leur choix, ou pour aucune religion; d'ici là, ils seront libres de tout engagement ». (p. 227) Mais surtout, il sait d'où il vient et quelle est son appartenance ethnique et identitaire. Ses propos en témoignent :

— S'agissant des miens, il le faut ! Je suis d'une tribu qui nomadise depuis toujours dans un désert aux dimensions du monde. Nos pays sont des oasis que nous quittons quand la source s'assèche, nos maisons sont des tentes en costume de pierre, nos nationalités sont affaire de dates, ou de bateaux. Seul nous relie les uns aux autres, par-delà les générations, par-delà les mers, par-delà le Babel des langues, le bruissement d'un nom. (p. 8)

Amin Maalouf analyse l'homme libanais, si tant est qu'il existe, et à travers les propos cités, le personnage de Botros montre clairement que la religion devrait être un choix et non une obligation. Sans rejeter ses origines, il met complètement de côté ce que ses ancêtres lui ont appris, les coutumes et habitudes religieuses qu'ils lui ont transmises, à savoir le sacrement du baptême chez les Libanais, car il ne s'est jamais senti véritablement lié par une appartenance religieuse. Pour lui, les différentes religions doivent cohabiter (c'est-à-dire habiter ensemble), car dans le patrimoine qu'elles constituent, il s'agit, surtout, d'une recherche de soi. Nous retrouvons dans ce livre la circularité obsédante du « connais-toi toi-même » de Socrate. L'écriture y est auto-initiatique. La question n'est pas de s'approcher de la connaissance de Dieu, mais de la connaissance de ce qui fait que je suis moi, et c'est ce qui explique dans le roman l'attitude de Botros.

Amin Maalouf aborde la question des religions sous l'angle des revendications identitaires. Selon lui, c'est l'interprétation que l'on fait des textes religieux qui modifie la réalité du monde, d'où son rejet de la dichotomie chrétienté moderniste/islam obscurantiste.

L'identité sociale :

Notons que les voyages permanents de Botros et de Gabriel, s'ils s'avèrent comme une pratique sociale, sont aussi à l'origine du conflit identitaire que

notre auteur porte en lui, les espoirs et les doutes d'un pays éternellement décomposé. À titre d'exemple, Botros qui, au début, avait l'idée de quitter la maison familiale, sans l'accord de ses parents, a décidé d'aller dans une autre partie de la Montagne libanaise pour étudier, et, à un moment donné de l'histoire, il a changé d'avis pour devenir un homme de lettres éclairé. Il n'a pas eu le courage de partir, mais restant sur place, il a construit une école dans le village, et lui a donné le nom d'« École universelle ». Puis, un jour, il rencontra un homme qui prétendait lui montrer la façon lui permettant d'être un homme libre. Il lui rétorqua :

— Peut-être n'est-il pas inutile de signaler que l'expression « d'homme libre », au singulier et surtout au pluriel, « *al-ahrar* », est souvent utilisé en arabe comme une abréviation usuelle pour désigner « *al massouniyoun al-ahrar* ». (p. 156)

Botros a toujours aimé être libre, non dépendant, et il avait choisi d'être « *hor* » : le mot porte en lui-même une signification forte, celle d'acquérir une liberté totale sans contraintes d'ordre politique, sociale ou autres. Dans un autre passage, et lors d'une allocution que Botros a donnée en rendant hommage au nouveau sultan, on retient ces propos très significatifs :

— J'aurais dû consacrer mon discours à l'explication des trois notions essentielles de la devise de notre Constitution ottomane, à savoir la Liberté, la Fraternité et l'Égalité, en comparant le sens véritable de ces mots avec la manière dont la plupart des gens les ont compris, mais l'orateur qui m'a précédé l'a fait mieux que je n'aurais pu le faire... permettez-moi de vous rapporter simplement cette conversation qui s'est déroulée hier même, dans la soirée, entre un Ottoman et un *ajnabi*... (p. 159)

Si l'on prend « *ajnabi* » au sens premier, il signifie « étranger », mais ce terme a pris une connotation particulière car il signifie le plus souvent « étranger d'origine européenne », au sens ethnique du terme. Dans les pays du Levant, on ne dira jamais d'un marocain ou d'un iranien qu'il est « *ajnabi* » ; on donne habituellement aux ressortissants de ces pays culturellement proches leurs noms spécifiques. Un « *ajnabi* » est quelqu'un qui vient d'Europe.

Le recours systématique aux mots arabes, et parfois même espagnols, révèle une certaine pratique sociale présentée comme étant un signe libanais ; elle s'inscrit dans une double articulation : la première articulation est liée à l'espace où se pratique le français oriental. D'un point de vue heuristique, cette expression tente au mieux de signifier un espace social réfractaire au code langagier utilisé. La deuxième articulation est l'inéluctable évolution diachronique d'une langue française triturée par les besoins de la représentation.

Chronologiquement, plus la norme a concédé des « entorses », plus les écrivains ont cherché dans les mots et les tournures ce qui pouvait le mieux décrire leur imaginaire.

Autre exemple significatif : l'auteur, cite un détail très important, relatif aux mœurs du Liban. Il s'agit des « fiançailles ». À l'époque, le père disait à son gendre :

— Ce soir, tu dormiras ici, à côté de mes fils. Quand tu seras reposé, tu remonteras au village. Et en plein jour, pas de nuit ! Tu ne reviendras à Zahleh que pour les fiançailles ! En entendant ce dernier mot, « *khotbah* », Tannous faillit s'évanouir ! Sa folie d'amour avait payé ! (p. 55-56)

Ce trait est significatif d'une valeur typiquement arabe à laquelle tiennent les peuples d'Orient. Avant que les fiançailles n'aient lieu, il est strictement interdit de voir la bien-aimée, surtout lorsque la famille de celle-ci est conservatrice. Dans ce passage, Maalouf est convaincu que l'on peut rester fidèle aux valeurs dont on est l'héritier, sans pour autant se croire menacé par les valeurs dont d'autres sont porteurs. Il considère que la langue arabe est une langue commune à lui, à tel homme, et à tous ceux qui la parlent, et le fait d'être Arabe et de tenir aux valeurs et aux coutumes ancestrales, est à ses yeux une situation qui marque profondément la personne et contribue à la construction de son identité. Le passage suivant va dans le même sens :

— Mon futur grand-père note en marge de ces vers qu'il les a écrits à l'occasion de la réception d'un cadeau envoyé par un ami qui se trouve dans les contrées américaines. Un ami ? Le terme employé dans ce poème, « l'être aimé », « *al-habib* », est volontairement ambigu. (p. 95-96)

Cette ambiguïté est fort courante dans la culture arabe où il est quasiment grossier d'employer des adjectifs où des pronoms féminins pour citer la femme qu'on courtise. Il n'y a aucun doute que cet « ami », est en fait une dame, mais il n'oserait pas le dire car il lui est interdit de consigner par écrit le nom d'une femme qu'il a aimée. Au Liban, l'expression littéraire énonce un moi collectif où l'individu n'est qu'un élément de la communauté dans laquelle il vit. Le personnage se déploie dans une énonciation qui tient substantiellement d'une polysémie spécifique à ce pays. Cette expression est héritée de la belle parole, paramètre permanent dans l'oralité de la région. Elle se rattache aux pratiques ancestrales. Cette écriture a été longtemps « l'écriture d'une oralité³ ». De ce fait, elle a consigné la culture au sein

³ Particulièrement du x^e au xix^e siècle, elle servit à transcrire des milliers de productions d'une oralité déjà menacée de disparition.

de l'espace géo-idéologique libanais. Sa présence est circonscrite dans cet espace particulier et, c'est en tenant compte de ses spécificités, que l'auteur s'intéresse à un aspect de cette expression, à savoir l'écriture libanaise de langue française. D'emblée, cette littérature se confine dans un espace qui traduit l'expression d'un malaise. Ce recours aux différentes langues exprime des faits et des sentiments qui ne peuvent s'énoncer avec leur souffle et leur saveur que dans la langue matricielle de l'écrivain, à savoir la langue arabe, qui imprime à l'énonciation un art du détour que connaissent bien les pratiquants Libanais de l'écriture en langue française.

Sous les traits du personnage de Botros, se dessine une poésie chère à l'auteur, le portrait de l'homme fondamentalement libre et à contre-courant de son époque. Ainsi, l'ancêtre est happé dans l'univers historique, mystifié et entièrement réinvesti par le champ littéraire. *Origines*, dont la structure narrative, la progression, l'agencement des scènes de vie des personnages, le va et le vient entre le cheminement du narrateur, ses rencontres, sont sous-tendus par un suspens qui crée le plaisir de la lecture, au fur et à mesure de l'évolution des personnages et de leurs destins. C'est avec sensibilité et pudeur que Maalouf, nous invite à partager cette quête des origines qui n'est pas sans rappeler sa propre quête romanesque. Ces propos en témoignent :

— Lorsque dans ta cité les horizons se rétrécissent, et que tu redoutes de ne plus pouvoir gagner ta vie, pars, car la terre de Dieu est vaste, en longitude comme en latitudes...

— Tu crois prescrire le remède, alors que tu viens de désigner le mal lui-même ! Si le pays est tombé si bas, c'est justement parce que tant de ses enfants choisissent de le quitter plutôt que de chercher à le réformer. Moi, j'ai besoin de me trouver au milieu des miens, pour qu'ils partagent mes joies quand je suis joyeux, et me consolent quand je suis dans la détresse. (p. 86)

Du point de vue de la spatialité, le lecteur peut reconstituer le fil narratif des événements en suivant les nombreux déplacements des personnages dans des lieux figurant sur les cartes. Les villes comme par exemple Ain-el-Qabou⁴, Kfaryabda, Beyrouth, Paris, l'Amérique, l'Australie Cuba..., deviennent les lieux où les programmes narratifs se déroulent en des temps correspondant à de véritables séquences de vie différentes les unes des autres, mais dont l'ensemble construit, à partir de l'intégration par les personnages de données culturelles spécifiques de ces espaces étrangers,

⁴ « *Ain* » est un mot arabe qui signifie « source » ; « *Qabou* » désigne une chambre voutée.

leur identité complexe mais néanmoins cohérente et forte :

Mon village est plusieurs. D'ordinaire, je finis par répondre, Ain-el-Qabou. Il est vrai que ce dernier nom a l'avantage de correspondre à une réalité palpable. [...], un troisième village encore et que seuls connaissent par son vrai nom ses propres habitants, ainsi que de très rares initiés : Kfar-Yakda, altéré dans le parler locale en Kfar-Yáda, et que j'ai parfois transformé en Kfaryabda⁵. Après avoir passé trois ans aux États-Unis, Gébrayel venait donc de s'établir à la Havane. Sa propre lettre s'étant perdue, il est difficile de savoir ce qui l'avait poussé à prendre une telle décision. New York, était à l'époque la destination la plus naturelle pour les émigrés de notre famille, de nombreux cousins s'y trouvaient déjà qui n'hésitaient pas à aider les nouveaux arrivants. (p. 58, 59, 88)

Conclusion

Pour conclure, nous dirons que chez Maalouf la notion d'identité pluriculturelle se substitue à celle de conflit identitaire. En effet, loin de considérer la recherche identitaire comme un repli, souvent marqué d'archaïsme, et qui, la plupart du temps conduit à un nationalisme dont on mesure aujourd'hui les dégâts en bien des lieux de la planète, Maalouf, puise à la fois en profondeur dans la culture orientale, sa culture originelle, mais aussi dans celle qui depuis plus de deux siècles développe l'idée des Droits de l'Homme. Il s'ouvre généreusement aux autres, à l'autre, et ce faisant, il fait écho également à la pensée humaniste de la Renaissance française si bien illustrée par Montaigne, un philosophe dont l'esprit de tolérance était bien en avance sur son temps. En outre, lire Maalouf, c'est découvrir un Orient complexe et pluriel. La vraie question est alors de faire cohabiter au sein de chaque identité toutes les appartenances qui constituent cette identité, s'ouvrir sur un univers plurilingue étant une affirmation de soi et une réconciliation avec l'autre. Dans un passage *Des Identités meurtrières*, il met l'accent sur le thème de la diversité en énonçant ces propos :

Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ? (p. 7)

Cette citation est l'expression même de la liberté d'un homme qui a

⁵ Maalouf a déjà mentionné le nom de ce village qui servait de cadre de l'action dans un autre roman qui s'intitule *Le Rocher de Tanios*

compris que tout sujet est le constructeur de son identité dans un processus où interagissent la nature et la (ou les) culture(s) dont il relève ou qu'il rencontre. Maalouf fait de la question identitaire, un thème libérateur, et ce contre tous les archaïsmes, les conservatismes les plus étroits et les plus réactionnaires qui, aujourd'hui encore, mettent la terre à feu et à sang. Elle est là, la leçon de Maalouf : par la diversité, par le contact avec les autres, je construis mon identité à un niveau supérieur, celui de l'Humanité. En traitant de la complexité de l'identité libanaise qui se forme et se déforme au gré de l'évolution, en prenant conscience des situations impliquant une réouverture sur le monde, il développe avec une grande acuité le respect de l'altérité par lequel nul ne peut tomber dans l'intolérance et le racisme. Mais il a compris que ce thème de l'identité, qui occupe une place centrale dans cet essai, peut déboucher, quand il est mal compris, sur des déviances dangereuses, voire inhumaines. Et c'est là que l'homme libre s'affirme, car nul n'échappe au choix à faire, non pas entre telle et telle cultures souvent imbriquées l'une dans l'autre (c'est tout particulièrement vrai au Liban), mais entre la civilisation et la sauvagerie, la barbarie, ces dernières produisant tout au long des siècles, tant en Occident qu'en Orient, l'inhumain, voire le dés-humain. L'interrogation de l'histoire, la quête des origines, loin d'être chez Maalouf l'expression d'une identité confuse, stimule au contraire sa propre société à se moderniser sans cesse et à accompagner le mouvement général de la civilisation dans le monde. Écrivain libanais francophone, il transmet aux siens la tolérance, l'acceptation de l'autre, et en ce sens son discours et son œuvre ont une portée universelle. Et d'ailleurs, quel lecteur de Maalouf, mais aussi quel homme sensé du monde contemporain, pourrait prétendre que son identité n'est pas plurielle ?

Références bibliographiques

- ABOU S., 1981, *L'identité culturelle*, Paris, Anthropos.
- ASSAAD N., 2004, « Une Mutation linguistique : Le cas d'Amin Maalouf. » dans *Cahier de l'Association internationale des études françaises*, n° 56, Paris, Les belles Lettres, p. 457-483.
- MAALOUF A., 1998, *Les Identités meurtrières*, Paris, éditions Grasset et Fasquelle.
- MAALOUF A., 2004, *Origines*, Paris, éditions Grasset et Fasquelle.
- ZALZAL Z., « L'Histoire est un formidable réservoir d'histoires », 4 juillet 2003, *l'Orient-le Jour*, consulté sur : www.rjliban.com/biblio4.htm